

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON.

Année 1859.

(NOUVELLE SÉRIE.)

TOME SIXIÈME.



LYON.

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,
rue St-Pierre, 20.

PARIS.

CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE,
rue Bonaparte, 20.

1859. — Janvier 1860.

VERS

LUS AU DERNIER BANQUET DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE.

Lorsque le plaisir, chaque année ,
Nous réunissant dans ces lieux ,
Nous aimions par des chants joyeux
A célébrer cette journée ;
Nous invoquions à ce banquet
Phœbus et le Dieu de la treille ,
Et souvent la liqueur vermeille
Inspirait un piquant couplet.
Mais les refrains qu'un gai délire
Nous permet parfois de produire
Seraient-ils ici bien reçus ,
Lorsque la mort impitoyable
A rendu veuve cette table
De tant d'amis qui ne sont plus ?

L'an dernier , à pareille fête ,
LEVRAT, notre jeune poète ,
Nous redisait ses jolis vers ;
Sa muse , à ses désirs docile ,
Sur les sujets les plus divers
Savait toujours être facile.

AUNIER, ce doyen respecté,
 Qui cachait tant de bienveillance,
 Sous une aimable gravité,
 De cette annuelle séance
 Jamais ne s'était absenté ;
 Il aimait la Société,
 Avait pris part à sa naissance,
 Et souriait à l'espérance
 De voir, avec son existence,
 S'accroître sa prospérité.

Et vous, modeste et bon LACINE,
 Vous étiez aussi fondateur
 De la règle qui nous enchaîne !
 Qui donc vous oublierait sans peine,
 Vous qui jusque vers la centaine
 Êtes la mémoire du cœur ?
 Vous, type de la bienfaisance,
 Qui dans toute votre existence
 Des autres fîtes le bonheur ?

Qui ne regretterait THOLLIERI,
 Géologue au profond savoir,
 Dont la vigueur donnait l'espoir
 D'une longue et belle carrière ?
 Au travail ainsi qu'au devoir,
 Il consacra sa vie entière.

HASSE, vous dont l'habileté
 Ressemblait presque à du génie ;
 Vous aviez su, dans l'industrie,
 Devenir une autorité.

Tous, de notre chère patrie,
 Dans leur genre ont bien mérité ;
 Aucun d'eux n'a passé sans gloire ;
 La science ou l'humanité,
 Nos cours et la postérité

Garderont longtemps leur mémoire.
 Au lieu de pleurer sur leur sort,
 Tâchons comme eux, après la mort,
 De pouvoir vivre dans l'histoire.

Tout subit le pouvoir du temps,
 Tout ici bas se renouvelle;
 A peine, aux doux zéphirs fidèle,
 Flore pare-t-elle nos champs,
 Que bientôt les dons de Pomone
 Remplacent les fleurs du printemps.
 Puis l'hiver succède à l'automne;
 Rien n'arrête le cours des ans.

L'homme même n'a sur la terre
 Qu'une existence passagère;
 A peine y brille-t-il un jour.
 Qu'on le voit bientôt disparaître;
 Ainsi, bientôt, demain peut-être,
 Moi qui parle, aurai-je mon tour!
 Mais si notre vie est fugace,
 Si chacun de nous, ici bas,
 Comme une fleur tombe et passe,
 Les corps savants ne meurent pas
 Quand la force les vivifie,
 Ils ont devant eux l'avenir:
 Notre Société chérie
 N'est pas encor près de finir.
 Pareille à l'arbre dont Virgile
 Nous a retracé le tableau,
 Qui produisait un jet nouveau
 Sitôt que de son tronc fertile
 La main détachait un rameau (1).

(1) *Primo avulso non deficit alter.*

ESUD., livre VI, vers 113.

A peine la Parque ennemie
Prive-t-elle la Compagnie
D'un membre toujours regretté,
Que dix autres comblent le vide
Formé dans notre comité,
Par celui que la mort avide
De sa faux avait emporté.

Puisse donc longtemps florissante
Notre heureuse Société
Poursuivre sa marche ascendante !
De sa haute prospérité
Puisse-t-elle ne pas descendre ;
Et comme le Phénix chanté
Par la crédule antiquité,
Renaître toujours de sa cendre !
